de vous venger. Il a bu le sang de plus d'un blanc. Il a été fait leur prisonnier, et ses plans sont détruits Il ne peut rien faire de plus. Il approche de sa fin. Son soleil se couche et ne se levera plus. Adieu à Faucon-Noir !

LXVII.—DESTINÉE DE LA RACE INDIENNE.

Il y a, vraiment, dans la destinée de ces êtres infortunés bien des considérations faites pour éveiller nos sympathies et jeter le trouble dans la sagesse de nos jugements ; bien des motifs qu'on peut faire valoir pour pallier les atrocités qu'ils ont commises ; bien des traits dans leur caractère qui provoque en nous une admiration involontaire. Quoi de plus mélancolique que leur histoire ? Par une loi de leur nature, ils semblent voués à une destruction lente mais certaine. Partout, à l'approche de l'homme blanc, ils disparaissent. Nous entendons le bruissement de leurs pas, semblable à celui que font les feuilles desséchées de l'automne, puis ils sont partis pour toujours. Ils passent près de nous mornes et silencieux, et ne reviennent plus.

Il y a deux siècles, la fumée de leurs *wigwams* (cabanes) et les feux de leurs conseils se voyaient dans chaque vallée, depuis les bords de la Baie d'Hudson jusqu'aux extrémités de la Floride ; de l'océan au Mississippi et aux Lacs. Les chants de victoire et les danses de guerre résonnaient à travers les montagnes et les clairières. Les flèches innombrables et le *tomahawk* meurtrier sifflaient dans les forêts ; la trace du chasseur campé dans l'ombre effarouchait les bêtes fauves dans leurs tanières. Les guerriers restaient debout dans leur gloire. Les jeunes gens écoutaient les chansons d'autrefois. Les mères jouaient avec leurs enfants et contemplait la scène avec d'ardentes espérances d'avenir. Les vieillards étaient assis ; mais ils ne pleuraient pas. Ils attendaient avec calme le jour du repos dans des régions plus belles, où le Grand-Esprit a préparé un asile pour les braves au-dessus du ciel d'occident.

Jamais il n'y a existé d'hommes plus braves ; jamais des hommes plus hommes n'ont manié l'arc. Ils avaient du courage, de la grandeur d'âme, de la sagacité, et de la persévérance plus qu'aucune autre race humaine. Ils ne reculaient devant aucun danger, et ne redoutaient aucune fatigue. S'ils avaient les vices de la vie sauvage, ils en avaient aussi les

vertus. Ils étaient dévoués à leur pays, à leurs amis et à leur famille. S'ils n'oubliaient jamais une injure, ils n'oubliaient pas non plus un bienfait. Autant leur vengeance était terrible, autant leur fidélité et leur générosité étaient grandes. Leur amour, comme leur haine, durait jusqu'au tombeau.

Mais où sont-ils ? Où sont les villages, les guerriers et les jeunes gens ; les sachems et les tribus ; les chasseurs et leurs familles ? Ils ont péri. Ils sont anéantis. La maladie seule n'a pas accompli l'œuvre de destruction. Non ; pas plus que la guerre et la famine. Il y a eu une puissance plus forte que celles-là, un cancer moral, qui a pris racine et rongé leurs cœurs ; une plaie que le contact des blancs leur a communiquée ; un poison qui les a séduits et entraînés lentement à la ruine. Les vents de l'Atlantique ne rafraîchissent plus une seule région qu'ils puissent appeler leur domaine. Déjà les faibles débris de leur race se préparent à émigrer au delà du Mississipi. Je les vois abandonnant leurs misérables villages ; tous partent, les vieillards, les infirmes, les femmes, et les guerriers ; ils sont languissants et peu nombreux, mais toujours fiers et sans crainte.

La cendre de leur foyer natal est refroidie. La fumée ne s'élève plus de leurs humbles cabanes en serpentant dans l'air. Ils se mettent lentement en route d'un pas indécis. L'homme blanc est sur leurs talons, les intimidant et les pourchassant ; mais ils n'y prennent pas garde. Ils se retournent sur leurs pas pour contempler une dernière fois leurs villages désertés. Ils jettent un regard d'adieu sur la tombe de leurs aïeux, mais sans verser une larme, sans proférer un cri, sans faire entendre un murmure. Il se passe au fond de leur cœur un drame que des paroles ne sauraient exprimer. Il y a dans leurs regards quelque chose qui n'exprime ni la vengeance ni la soumission, mais une sorte de douleur accablante qui étouffe tout autre sentiment, qui suffoque tout murmure, et qui n'a pourtant ni but ni règle déterminée. C'est pour ainsi dire le courage absorbé par le désespoir. Ils hésitent, mais leur hésitation ne dure qu'un instant. Leur regard est fixement porté en avant. Ils ont passé le fleuve fatal. Ils ne le repasseront jamais—non, jamais ! Pourtant, il n'existe pas entre eux et nous un abîme infranchissable. Ils savent et ils sentent qu'ils ont encore une dernière étape à faire, dont l'heure n'est pas éloignée et qui est visible à leur intelligence. C'est celle qui les conduira au désert où leur race sera ensevelie pour toujours.

Story

LXVIII.—LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Les Etats-Unis d'Amérique constituent une partie essentielle d'un grand système politique qui embrasse toutes les nations civilisées de la terre. A une époque où la force de l'opinion morale grandit rapidement, ces Etats ont la préséance dans la pratique et dans la défense des droits de l'homme à l'égalité. La souveraineté du peuple est ici un axiome accepté, et les lois, établies sur cette base, sont aimées avec un patriotisme sincère. Tandis que les nations de l'Europe aspirent au changement, notre constitution inspire au peuple par lequel elle a été établie l'admiration la plus profonde. La prospérité est la conséquence même de l'exécution de la justice; l'invention devient plus rapide par la liberté de la concurrence; le travail est récompensé par des résultats certains et sans exemple au monde. La paix intérieure est maintenue sans l'aide d'une institution militaire; le sentiment public ne permet que l'existence d'une armée très limitée et confinée sur les bords de la mer et sur les frontières. Une marine vaillante protège notre commerce dont le pavillon flotte sur tous les océans, et dont le génie d'entreprise s'étend à tous les climats. Nos relations diplomatiques nous mettent sur un pied d'égalité et d'honorable amitié avec les principales puissances du globe, et, en même temps, nous font éviter toute participation à leurs intrigues, à leurs passions et à leurs guerres. Nos richesses nationales se développent par une culture sérieuse des arts de la paix. Chaque homme jouit des fruits de son industrie; chaque esprit est libre de publier ses convictions. Notre gouvernement, par son organisation même, s'identifie nécessairement avec les intérêts du peuple, et compte exclusivement sur l'attachement des citoyens pour sa durée et pour sa force. Les ennemis mêmes de l'Etat, s'il en existe quelques uns parmi nous, ont la liberté d'exprimer leurs opinions sans être persécutés; on les tolère sans s'en inquiéter, car la raison est également libre de combattre leurs erreurs Notre Constitution n'est pas une lettre morte, irrévocablement inaltérable; elle porte en elle-même le progrès; et, en adoptant toutes les réformes que le temps et la volonté publique pourraient prescrire, elle demeurera jeune et forte tant que cette volonté conservera son énergie. Des Etats nouveaux se forment dans les déserts; des canaux sillonnent nos plaines, et, traversant nos montagnes, ouvrent de nombreuses communications à notre commerce intérieur; l'industrie manufacturière prospère le long de nos cours d'eau; l'usage de la vapeur sur nos rivières et sur nos chemins de fer, en accélérant les moyens de transport, fait disparaître en quelque sorte les distances. Notre bien-être et notre population, en nous plaçant déjà au rang des premières nations, s'accroissent si rapidement que tous les vingt-deux ou vingt-trois ans notre richesse matérielle est quadruplée et le nombre de nos citoyens doublé. Il n'existe pas de dette nationale; la nation est dans l'opulence, le gouvernement économique, et le trésor public plein. La religion, libre de persécutions, et, ne recevant aucun subside de l'Etat, est soutenue par une foi éclairée dans l'intérêt de la morale. L'intelligence est répandue universellement et dans une proportion sans exemple; une presse libre répand partout les productions les plus choisies de toutes les nations et de tous les siècles. Il y a aux Etats-Unis seulement plus de journaux quotidiens que dans le reste du monde entier. Un document public d'intérêt général est, avant qu'un mois ne se soit écoulé, reproduit à plus d'un million d'exemplaires, et mis à la portée de tous les citoyens du pays Un concours immense d'émigrants de diverses origines afflue constamment sur nos côtes; et les principes de la liberté, unissant tous les intérêts sous l'empire de lois égalitaires, fondent tous les éléments hétérogènes en une harmonieuse union. Les autres gouvernements sont inquiétés par les innovations et les réformes de leurs voisins; notre Constitution, au contraire, fondée sur l'affection du peuple dont elle émane, neutralise l'influence des principes étrangers, et offre sans crainte un asile aux hommes vertueux, aux malheureux aussi bien qu'aux opprimés de toutes nations.

Et cependant il y a un peu plus de deux siècles seulement que le plus ancien de nos Etats a fondé sa première colonie permanente. Avant cette époque notre territoire n'était dans toute son étendue qu'un désert stérile. Les arts n'avaient pas élevé un seul monument sur toute sa surface. Ses habitants n'étaient rien autre chose que quelques tribus éparses de barbares ignorants, sans force, et dépourvus de tous rapports commerciaux et politiques. La hache et la charrue étaient choses inconnues. Le sol, dont la fertilité ne provenait que du repos des siècles, prodiguait sa vigueur en une végétation splendide mais inutile. Au point de vue de la civilisation, cet immense domaine n'était qu'un désert. . . . .

Bancroft.

LXIX.—LES PREMIERS COLONS DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Quelques-uns des Puritains ayant conçu le dessein d'émigrer en Virginie, où ils espéraient que la distance mitigerait au moins la violence de l'oppression, un petit détachement d'entre eux partit alors pour ce point; un plus grand nombre se préparait à les suivre, lorsque Bancroft, informé de leur intention, obtint une proclamation du Roi qui déclarait qu'aucun de ses sujets ne pourrait s'établir en Virginie sans y être autorisé par une licence expresse scellée du grand sceau royal. C'est alors que, découragés et persécutés en Angleterre, se voyant refuser un refuge en Virginie, les Puritains commencèrent à se retirer par bandes considérables dans les Etats Protestants du Continent Européen. En 1610, une congrégation de Brownistes, expulsés de leur pays natal par la tyrannie royale et cléricale, se transféra à Leyde, où il lui fut permis de s'établir sous le Ministère de son pasteur, John Robinson. Conseillés et dirigés par cet homme excellent, les exilés anglais composant cette congrégation demeurèrent là pendant dix ans, vivant dans la plus parfaite harmonie entre eux et en paix avec leurs voisins. Mais à la fin de cette période, les mêmes raisons de piété qui avaient inspiré leur départ d'Angleterre, les décidèrent à entreprendre une émigration plus lointaine. Ils appréhendaient très sérieusement l'influence des mœurs qui prévalaient autour d'eux, et qu'ils considéraient comme relachées et profanes; et plus particulièrement la négligence des Hollandais en ce qui concernait l'observance stricte du Dimanche; et ils envisageaient avec anxiété le danger auquel leurs enfants étaient exposés par suite de la contagion que des mœurs aussi incompatibles avec la sérieuse piété, répandraient naturellement parmi eux. Leur pays aussi était encore cher à leurs affections; et c'est avec répugnance qu'ils entrevoyaient que leur postérité se mêlerait et s'identifierait un jour avec la population Hollandaise. Leur petit nombre et les difficultés provenant de la différence des langues leur avait fait perdre l'espoir de jamais arriver à propager en Hollande les principes qu'ils avaient maintenus au prix de tant de souffrances et de dangers; d'un autre côté, la conduite du Gouvernement anglais éteignait en eux toute espérance d'être tolérés dans leur pays natal. Dans ces circonstances, il leur vint à la pensée qu'ils pourraient peut-être concilier leur attachement à leur pays avec la propagation de

leurs principes religieux, en s'établissant dans quelque coin lointain et retiré des domaines britanniques; après plusieurs jours d'instantes prières au Ciel pour lui demander des conseils et des inspirations, ils se déterminèrent d'un accord unanime à se transporter eux et leurs familles sur le territoire d'Amérique. Il fut résolu qu'une fraction choisie de la congrégation partirait en avant pour organiser et préparer la colonie, tandis que la plus grande partie continuerait à vivre à Leyde sous les auspices de leur pasteur. Ils hésitèrent quelque temps à décider quel point ils choisiraient pour leur etablissement. Ils balançaient entre le territoire de la Guyane dont Sir Walter Raleigh avait publié la plus séduisante des descriptions, (description puisée surtout à la source de sa brillante et fertile imagination,) et la province de Virginie à laquelle ils donnèrent finalement la preférence; mais la Providence avait décrété que leur résidence s'établirait dans la Nouvelle-Angleterre.

Par l'intervention d'agents qu'ils députèrent pour solliciter la sanction du Gouvernement anglais à leur entreprise, ils représentèrent au Roi " qu'ils étaient bien sevrés du lait délicat de leur mère patrie, et brisés aux difficultés des pays étrangers; qu'ils étaient liés les uns aux autres par un contrat strict et solennel, en vertu du quel chacun d'eux était obligé de veiller au bien-être réciproque et de la communauté ; et qu'il n'en était pas d'eux comme des autres hommes que peu de choses découragent, ou qui, au moindre sujet de mécontentement, désirent revenir au pays." Le Roi, indécis entre le désir d'encourager la colonisation de l'Amérique, et sa répugnance à permettre que la conscience d'aucun de ses sujets fut affranchie de son contrôle, refusa d'accorder une charte qui assurât aux postulants pleine jouissance de la liberté ecclésiastique; mais il promit de tolérer leurs pratiques religieuses et de ne pas les persécuter. Alors, après s'être procuré de la Compagnie de Plymouth la concession d'un morceau de terre située, ainsi qu'il était supposé, dans les limites de sa patente, quelques membres de la congrégation vendirent leurs propriétés et en employèrent l'argent à équiper deux vaisseaux sur lesquels cent-vingt d'entre eux furent désignés à s'embarquer d'un port de l'Angleterre pour l'Amérique du Nord.

Tous les préparatifs faits, ce détachement partit de Delfthaven, où ils prirent congé des autres members de la congrégation, et se dirigea sur le port définitif d'embarquement. Avant de mettre à la voile, Robinson et ses co-religionnaires

consacrèrent leur dernière assemblée en Europe à une cérémonie solennelle et religieuse par laquelle ils implorèrent la bénédiction Divine sur leur hasardeuse entreprise. Après la cérémonie, le pasteur échangea des embrassements et des paroles affectueuses d'adieu avec les émigrants ; puis, s'agenouillant avec eux sur le rivage de la mer, il les recommenda dans une fervente prière à la miséricorde et à la protection du Ciel. Tels étaient les hommes que le monarque d'Angleterre chassait de ses domaines ; et tels les exemples de sagesse et de piété que la volonté de la Divine Providence tirait de la folie, de l'arrogance et de la bigoterie d'un tyran.

Les émigrants furent d'abord contraints par une tempête qui détruisit l'un de leurs navires à revenir sur leurs pas ; mais, finalement, après s'être réembarqués à Plymouth sur l'autre navire, le 6 Septembre, ils parvinrent, après un long et dangereux voyage, à gagner la côte d'Amérique (le 9 Novembre, 1620). La rivière d'Hudson était le point où ils s'étaient proposés de débarquer, et c'est sur ses rives qu'ils avaient l'intention de s'établir ; mais les Hollandais, qui revendiquaient la primauté du droit à ce territoire, parce qu'il avait été découvert par le Capitaine Hudson, avaient maintenu là pendant quelques années un petit comptoir commercial, dont ils s'efforçaient alors d'accroître l'importance, et qu'ils n'étaient ni disposés à abandonner, ni préparés encore à défendre. Dans le but de déjouer les plans des Anglais, ils gagnèrent le capitaine du navire dans lequel étaient embarqués les émigrants, afin qu'il les transportât plus au Nord, et il s'en acquitta si bien que la première terre où ils jetèrent l'ancre fut le Cap Cod, région, non seulement au delà des limites de leur concession, mais encore au dehors des territoires de la compagnie dont émanait cette concession. L'époque avancée de l'année et les maladies occasionnées par les fatigues d'un long voyage décidèrent les aventuriers à s'établir d'une fois sur le sol où ils avaient été ainsi conduits, et qui semblait avoir été expressément préparé et abandonné en leur faveur par suite d'une épidémie dont la fureur, pendant plusieurs des années précédentes, avait emporté les neuf-dixièmes de la population sauvage et idolâtre de cette contrée. Après avoir exploré la côte, ils choisirent pour leur résidence un endroit qui fut plus tard compris dans la province de Massachusetts auquel ils donnèrent le nom de New-Plymouth, en commémoration de la ville à laquelle s'associaient leurs derniers souvenirs de l'Angleterre. Afin de suppléer, jusqu'à un certain

point, à l'absence d'un titre plus formel, ils rédigèrent et signèrent un document par lequel ils déclaraient le but dans lequel ils étaient venus en Amérique, reconnaissaient l'autorite souveraine de la Couronne d'Angleterre, et exprimaient qu'ils s'étaient formés en un corps politique déterminé, non seulement à faire des lois sages et justes, mais encore à les mettre en vigueur et à les faire respecter avec une stricte obéissance.

L'approche rapide et l'intense sévérité de leur premier hiver en Amérique convainquit les colons qu'une époque plus défavorable de l'année ne pouvait être choisie pour fonder leur colonie, et que les maigres provisions dont ils s'étaient munis étaient, non seulement au-dessous de ce qu'il fallait pour leur fournir une subsistance confortable, mais que même elles étaient totalement insuffisantes pour les mettre à même de lutter avec avantage contre les rigueurs du climat. Leurs efforts pour se procurer des habitations convenables furent paralysés quelque temps par les attaques hostiles des Indiens du voisinage ; les colons avaient à peine réussi à les repousser, que des maladies, provenant de l'insuffisance de leurs provisions, et tout le cortège sans cesse croissant des horreurs de l'hiver, fondirent sur eux. Ces dernières calamités étaient moins dangereuses pour leur vertu, mais plus fatales que les périls de la guerre à leur sécurité et à leur population. Plus de la moitie de la colonie, y compris John Carver, le premier Gouverneur, périt de faim ou de maladies avant le retour du printemps. Pendant toute la durée de l'hiver, quelques-uns seulement furent capables de subvenir à leurs besoins et de prêter quelque assistance aux autres ; mais l'espérance et le courage restèrent debout dans tous les cœurs, et, retrempant leur vigueur dans l'excès et la grandeur même des souffrances, surmontèrent et ennoblirent chaque détresse. Ceux qui avaient conservé leur énergie devinrent les serviteurs des faibles, des affligés et des mourants ; aucun ne se distingua plus dans cette œuvre d'humanité que Carver, le Gouverneur. C'était un homme possédant de grandes richesses, mais doué d'une bienveillance plus grande encore ; il avait dépensé toute sa fortune pour le projet de colonie ; et, à cette époque, sacrifiant volontiers sa vie à l'accomplissement de ce projet, il épuisa son corps débile en se chargeant des emplois les plus humbles et les plus pénibles, mais en même temps les plus utiles et les plus charitables envers les malades. Il fut remplacé par William Bradford, qui, héritant du talent et de la popularité de son prédécesseur

fut réélu au même emploi pendant plusieurs années successives malgré son ardent désir d'en être déchargé. Il répétait souvent à ce sujet que " si cet emploi était un honneur, il devrait être partagé par ses concitoyens ; que si c'était une charge, il serait juste qu'il n'eût pas toujours à en soutenir le fardeau."

Au retour de l'été, la santé des colons se rétablit, et leur rangs continuèrent à se grossir de temps à autre par des émigrations successives de Puritains opprimés venant d'Europe. Mais ces renforts n'arrivèrent pas en aussi grande quantité qu'ils l'avaient espéré d'abord. Quant à l'accroissement de population qu'ils comptaient voir se réaliser principalement par l'adjonction du reste de la congrégation établie à Leyde, ce fut malheureusement un autre désappointment. La mort inattendue de Robinson, leur pasteur, priva les puritains du seul chef dont les conseils et l'influence auraient pu surmonter la timidité que leur inspirait le récit des fatigues et de la misère auxquelles leurs amis avaient été en butte dans la Nouvelle-Angleterre. A la suite de cet événement, la plus grande partie de ceux qui étaient restés à Leyde allèrent rejoindre les autres exilés anglais à Amsterdam, et fort peu d'entre eux eurent le courage de s'embarquer pour New-Plymouth. Cette petite colonie, cependant, avait déployé une énergie rare qui prouvait qu'elle était faite pour durer. Après avoir surmonté ses premières infortunes, elle continua à fleurir dans la pratique de la piété et dans la jouissance de la liberté politique et religieuse. Un attachement généreux fut voué au sol qui avait été si difficilement acquis, et à la société dont l'existence attestait une lutte si virile et si glorieuse contre des maux de toutes sortes. Tout en démontrant leur respect pour les droits des habitants primitifs de ce pays, en leur achetant le territoire sur lequel s'étendait leur établissement, les colons ne négligèrent aucun moyen de défendre par la force ce qu'ils avaient acquis par la justice. Alarmés par le récit du massacre de leurs concitoyens en Virginie, ils élevèrent un fort en troncs d'arbres, et adoptèrent d'autres mesures prudentes pour leur sécurité. Cet achat fait à des sauvages qui traversaient occasionnellement le territoire plutôt qu'ils ne l'occupaient d'une manière permanente, est, peut-être, le premier exemple historique de la prédominance absolue des principes de justice dans un traité conclu entre des hommes civilisés et un peuple barbare.

GRAHAME.

LXX.—ANNIVERSAIRE DE L'ÉTABLISSEMENT À PLYMOUTH.

Nos aïeux sont venus ici sur une terre qu'ils étaient destinés à ne plus quitter. Là ils avaient apporté, et là ils devaient fixer leurs espérances, leurs attachements, leurs aspirations. Ils ont versé quelques larmes bien naturelles lorsqu'ils ont abandonné les foyers aimés de leurs ancêtres, et leurs cœurs ont secrètement battu d'émotion alors que les rochers blancs de leur pays natal, apparaissant pour la dernière fois à leurs yeux, s'évanouissaient insensiblement à l'horizon. Mais ils agissaient d'après une ferme résolution. Quels qu'aient été les regrets, les hésitations passagères et les craintes qui souvent viennent ébranler avec force les âmes les plus résolues, ils ne s'en confièrent pas moins au ciel et aux éléments ; et bientôt un océan de mille lieues, interposant sa barrière, les séparaient du pays où ils étaient nés. Une nouvelle existence les attendait ici ; et, lorsqu'ils virent ces rivages froids, âpres, barbares et stériles comme ils l'étaient alors, ils se trouvaient en face de leur nouvelle patrie. Ce sentiment multiple et puissant que nous appelons l'amour de la patrie, et qui généralement ne s'éteint jamais dans le cœur de l'homme, produisit ici des résultats salutaires et atteignit son véritable but. Tout ce qui constitue *la Patrie*, à l'exception de la terre et du soleil, c'est-à-dire toutes les causes morales d'affection et d'attachement qui agissent sur le cœur, les puritains les avaient apportées avec eux dans leur nouvelle demeure. Ici se trouvaient désormais leurs familles, leurs amis, leurs foyers et leurs biens. Avant de toucher le rivage, ils avaient établi les bases d'un système social, et les formes de leur culte religieux étaient arrêtées déjà depuis longtemps. Au moment du débarquement, ils possédaient déjà, par conséquent, des institutions de Gouvernement et des institutions religieuses. Or, lorsque l'on possède amis et familles, et des institutions religieuses et sociales établies par un consentement mutuel et fondées sur un choix libre, ne réalise-t-on pas presque complètement toutes les idées qui se rattachent au mot Patrie ! Le rayon matinal qui dissipa la première nuit de leur repos trouva les Pélerins entièrement établis dans leur pays. Les institutions politiques, la liberté civile, et le culte religieux, existaient déjà. La poésie n'a jamais rien imaginé de plus précis et de plus caractérisque dans les pérégrinations des héros. Ici l'homme était réellement sans protection, et sans ressources sur une côte âpre et sauvage ; mais cet homme

était un être intelligent, politiquement et socialement élevé Tout était civilisé excepté la nature physique. Des institutions, embrassant en substance tout ce que les siècles avaient fait pour le gouvernement des hommes, étaient établies dans une forêt. Des esprits cultivés étaient appelés à agir sur une nature inculte; et, plus que tout celà, un gouvernement et une nation allaient naître et s'établir sur des fondements jetés à la lueur divine de la religion Chrétienne. Augures heureux d'un heureux avenir! Qui voudrait que l'existence de son pays eût commencé autrement? Qui désirerait avoir le pouvoir de revenir aux temps fabuleux? Qui ambitionnerait une origine se perdant dans les ombres de l'antiquité? Qui voudrait pour son pays un autre blason, ou d'autres insignes de noblesse généalogique que le droit de dire que l'intelligence a présidé à son berceau, que son premier souffle a été inspiré par la liberté, et son premier principe fondé sur la croyance dans la vérité divine? WEBSTER.

LXXI.—SOUVENIRS NATIONAUX.

COMMENT l'esprit d'un peuple libre peut-il se former, s'animer, et s'enthousiasmer, si ce n'est en fouillant dans les richesses de ses souvenirs historiques? Serons-nous toujours à prodiguer des louanges à Marathon et aux Thermopyles; et remonterons-nous sans cesse vers le passé pour chercher dans les textes obscurs de la Grèce ou de Rome des exemples de vertus patriotiques? Je remercie Dieu de ce que nous puissions les trouver plus près, dans notre propre patrie, sur notre propre sol; je le remercie de ce que les parfums des plus nobles sentiments, qui aient jamais dilaté la poitrine d'un homme, s'échappent vers nous de chaque page de l'histoire de notre pays dans l'éloquence native de notre langue maternelle; et de ce que les assemblées coloniales ou provinciales d'Amérique nous présentent des modèles de cet esprit et de ce caractère qui ont donné à la Grèce et à Rome leur nom et leur renommée parmi les nations. C'est là que nous devons remonter pour notre instruction; la leçon est simple; elle est claire et applicable. Lorsque nous parcourons l'histoire ancienne, nous sommes dépaysés par la différence des mœurs et des institutions. Nous voulons payer notre tribut d'admiration à la mémoire de Léonidas qui tomba noblement pour sa patrie à la face de l'ennemi. Mais quand nous le suivons

dans ses foyers, nous demeurons confondus à cette réflexion que ce même héroïsme spartiate, qui le faisait se sacrifier aux Thermopyles, l'aurait conduit à arracher son propre enfant du sein de sa mère, si cet enfant eût été par hasard maladif—circonstance qui réveille d'ordinaire dans le cœur de l'homme tout ce qui est tendre et bon—pour l'apporter en pâture aux loups du Taygète. Nous éprouvons une admiration pleine d'enthousiasme à la vue de l'héroïsme déployé à Marathon par dix milles champions de la Grèce envahie; mais nous ne pouvons oublier que la dixième partie de ces combattants étaient des esclaves, affranchis des ateliers de travail et de la garde des maisons de leurs maîtres, pour aller se battre pour la liberté. Je ne veux pas dire par là que ces exemples puissent en rien détruire l'intérêt avec lequel nous lisons l'histoire des temps passés; ils accroissent plutôt cet intérêt par les contrastes qui en ressortent. Mais ils nous stimulent, si tant est que nous ayions besoin de stimulant, à rechercher chez-nous nos grands exemples de patriotisme dans les exploits et les sacrifices dont notre pays est le théâtre; dans les caractères de nos propres ancêtres. Oui, nous les connaissons ces citoyens-héros à l'âme élevée, simple, sans affectation. Nous savons quels heureux foyers ils abandonnaient pour les fatigues des camps. Nous savons avec quels habitudes pacifiques ils affrontaient les périls du champ de bataille. Il n'y a pas de mystère, de fictions, de fureur décorées du nom de chevalerie chez-eux. Tout est en eux fermeté, et résistance virile au nom de la conscience et de la liberté, non seulement à un pouvoir tyrannique, mais aussi à toutes les forces de coutumes enracinées depuis longtemps; tout enfin est en eux amour inné pour l'ordre et pour la paix.

Avant tout, leur sang nous appelle des profondeurs de la terre que nous foulons; il bat dans nos veines; il nous crie, non pas seulement par la voix émouvante d'une des premières victimes de cette cause,—"Mes enfants, défiez et méprisez l'esclavage!"—mais avec une éloquence plus entraînante encore—"Mes enfants, n'oubliez pas vos aïeux!" Vite, trop vite, hélas! malgré tous nos efforts pour l'empêcher, leur précieux souvenir s'efface. En dépit de nos nombreuses annales écrites, une grande partie de ce que nous savons de ces temps orageux ne subsiste plus que dans la mémoire de quelques rares survivants qu'on révère, mais qui disparaissent emportant rapidement avec eux dans la tombe ces fragments

oubliés et irréparables du passé ! Que de prudents conseils conçus au jour du danger, que de paroles sorties du cœur et prononcées alors que la liberté s'appellait trahison, que d'actions de bravoure et de patriotisme accomplies au temps où la corde, et non pas le laurier, était la seule récompense promise au courage des patriotes, sont déjà perdus et ensevelis dans le tombeau de leurs auteurs ! Combien peu,—quoiqu'il nous ait été donné de recueillir les récits des vénérables héros encore vivants de ce temps-là,—combien peu nous savons des heures sombres et pénibles de leur existence, de leurs secrètes méditations, des épisodes pleins de périls et d'anxiété de cette lutte suprême ! Et tandis qu'ils tombent autour de nous comme des feuilles d'automne, tandis que c'est à peine si une semaine se passe sans qu'un vide ne se fasse dans les rangs de ces vétérans, déjà si tristement éclaircis, ne ferons-nous aucun effort pour transmettre à nos enfants les traditions de leur héroïque existence ; pour passer la torche de la liberté,—que nous avons reçue dans toute la splendeur de son premier éclat,—brillante et flamboyante encore à ceux qui nous suivront ; afin que, lorsque nous viendrons à être ensevelis à notre tour dans la poussière où nos aïeux reposent, nous puissions dire à nos fils et à nos petits-fils, " si nous ne l'avons pas augmenté, du moins n'avons-nous pas gaspillé votre héritage de gloire ! "

EDW. EVERETT.

LXXII.—REDDITION DE LORD CORNWALLIS.

LE 25 Septembre, la dernière division des troupes arriva à James River, et fut débarquée au quai près de Williamsburg. Peu de temps après, les préparatifs du siège furent terminés.

York est un petit village situé sur le côté-sud de la rivière qui porte ce nom, à un endroit où la longue péninsule, comprise entre les rivières James et York, a seulement huit milles de large. Dans cette vaste et majestueuse rivière, un vaisseau de ligne peut mouiller en sureté. Ses rives du côté du sud sont élevées, et, sur la côte opposée, se trouve Gloucester Point, une langue de terre qui en pénétrant fort avant dans la rivière, la rétrécit, à cet endroit, de manière à ne laisser qu'un passage de la largeur d'un mille. Ces deux positions étaient occupées par Lord Cornwallis. Toute communication entre elles était gardée par ses batteries, et par quelques vaisseaux de guerre qui étaient à l'ancre sous ses canons.

Le corps principal de son armée était campé près de Yorktown sur un terrain ouvert entre une double rangée de redoutes extérieures et de travaux de camp calculés pour commander la Péninsule, et empêcher l'approche des assaillants ; et le lieutenant-colonel Dundass, avec un petit détachement consistant en six ou sept cents hommes, gardait la position à Gloucester Point. Il fut ensuite renforcé par le lieutenant-colonel Tarlton.

La légion de Lauzun, et une brigade de milice sous les ordres du Général Weedon, le tout commandé par le Général Français de Choisé, avait pour mission de surveiller l'ennemi du côté de Gloucester ; et, le 28, la grande armée combinée opéra un mouvement vers le côté-sud de la rivière en se portant, par différentes routes, sur Yorktown. Vers le milieu du jour, les têtes de colonnes arrivèrent sur le terrain qui leur était respectivement assigné ; et, après avoir culbuté les piquets et quelques avant-postes de cavalerie, campèrent pour la nuit. Le jour suivant, l'aile droite, composée d'Américains, se déploya plus en avant sur la droite, et occupa le terrain à l'Est de Beaverdam Creek ; tandis que l'aile gauche, consistant de Français, stationnait sur le côté occidental de ce courant d'eau. Dans le courant de la nuit, Lord Cornwallis se retira de ses lignes extérieures ; et les travaux qu'il avait évacués furent, le jour suivant, occupés par l'armée assiégeante qui investit complètement la ville de ce côté-là.

Deux milles hommes étaient réunis du côté de Gloucester dans le but de maintenir un blocus rigoureux. En approchant des lignes, une vive escarmouche eut lieu qui se termina au désavantage des Anglais ; après quoi ils demeurèrent retranchés derrière leurs travaux de défense, et ne firent aucune tentative pour interrompre le blocus.

Dans la nuit du 6 Octobre, date jusqu'à laquelle l'armée assiégeante avait été incessamment occupée à débarquer sa grosse artillerie et ses munitions de guerre, et à les conduire au camp, la première parallèle fut commencée à six cents yards des lignes anglaises. Cette opération fut conduite dans un si grand silence qu'il paraît qu'elle ne fut aperçue de la garnison qu'après le retour de la lumière du jour ; et à cette heure les tranchées étaient déjà si avancées qu'elles couvraient les hommes. Dans l'après midi du 9, plusieurs batteries et redoutes furent complétées, et l'effet de leur feu ne tarda pas à être aperçu. De nouvelles batteries furent ouvertes le jour suivant, et la cannonade devint si nourrie que les assiégés re